

# Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 40

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195151>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Vous appartenez sans doute à l'état-major fédéral, monsieur ?...

— Moi, non, je n'ai pas encore cet honneur.

Un cigare de Payerne offert par le détenteur de l'établissement mit sur le tapis nos principales industries suisses, qui furent passées en revue avec une fécondité d'idées et d'arguments qui ne fit que mettre le comble à l'ébahissement du Bâlois. Il se demandait toujours qui pouvait bien être ce diable d'homme sachant tout et parlant de tout avec tant de compétence.

M. Ruchonnet fit une digression sur les forces motrices considérables que la Suisse pourrait fournir et des résultats merveilleux qu'on pourrait en attendre. Il en discuta, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue industriel, d'une façon si brillante, que celui qui l'écoutait religieusement grillait d'envie de faire plus amplement connaissance. Aussi hasarda-t-il une dernière question :

— Votre conversation m'a si vivement intéressé, Monsieur, que vous voudrez bien me permettre de vous demander quelle est votre profession.

— Eh bien, Monsieur, fit L. Ruchonnet, je suis représentant d'une importante fabrique de vinaigres.

— Pas possible !!!

### Favey et Grognuz

à Yverdon.

#### XIX

Vers sept heures et demie du soir, Favey et Grognuz arrivaient en gare à Lausanne. Pour voir un peu les nouveaux quartiers, ils montèrent en ville par l'Avenue de la gare, Georgette et l'Avenue du Théâtre. En longeant le temple de Saint-François, dont le clocher est entouré de hauts échafaudages, Favey s'écria :

— Regarde voir cette église!... Pas-sons pas trop près; ils l'ont cottée!... Tiens, voilà notre hôtet des *Messageries*... Charrette, comme on l'a retappé sur le devant!... On dirait qu'il est tout battant neuf... Qu'est-ce que c'est que cette cage verte autour de la porte?... C'est pourtant pas pour les poules... non, parce que je vois des gens qui boivent dernier. Je sais pas si le tenancier nous reconnaîtra. Entrons toujours... Serviteur, messieurs, serviteur. Garçon, voulez-vous nous réduire un moment ces saques, épi nous apporter... Avez-vous toujours de ce Sainsafe qui était si tellement bon?... Si en a encore, donnez-en un demi.

— Certainement: Un demi Sainsaph!

— Vitor, — j'entends qu'on vous dit Vitor, — est-on bien sûr d'avoir la même goutte que l'autre fois?

— Meilleur encore, m'sieu.

— Ah! je sais pas s'il peut être méieur. Enfin on va ça goûter... Le patron est-il par là?

— Là-bas, au fond du café... celui qui boit...

— Ma foi, je vois pas tant bien; ils boivent tous.

— Celui qui verse, maintenant.

— Ah! ah! oui, je le reconnais, fait Grognuz.

Et s'avançant vers le détenteur de l'établissement :

— Pardon, estiuise... Vous ne me reconnaissez pas, mossieu ?...

— Eh bien, non... Cependant...

— Regardez-me voir bien... Voyons... Philippe Grognuz. Nous avons couché ici en revenant du tir fédéral de Genève, avec mon beau-frère qui est là... Vous savez... qu'on avait si tellement ri, le soir, avec des Messieurs de Lausanne, épi le mossieu du *Conteur*... Y avait là un avocat, un marchand de vins épi d'autres bons zigues... Vous vous rappelez pas? On a pourtant fait de fameuses recafées.

— Ah! oui, quand vous nous avez raconté votre voyage à Paris ?...

— Aloo!... Epi la petite santé va toujours, à voir ?...

— Assez bien, merci. Et vous ?

— Mais... Dieu soit béni, on se maintient.

A présent, c'est pas le tout; pouvez-vous nous remiser cette nuit ?

— Je suis désolé, Monsieur Grognuz, toutes nos chambres sont prises, sauf une seule qui n'a qu'un grand lit à deux places, ce qui ne fait pas votre affaire.

— Ça dépend.. Dis donc, beau-frère, viens voir ici. Y paraît qu'il ne reste qu'un grand lit pour deusse; ça se comprend pendant ce tir cantonat.

— Ça fait rien; on veut assez s'arranger; on se cougnera un peu plutôt que d'aller dans un autre hôtet. D'ailleurs, on peut se mettre à bétzevet, tu sais, un à n'un bout, l'autre à l'autre; il n'y a qu'à ne pas tant ézevater avec les pieds pendant la nuit, voilà tout.

Et levant la tête, Grognuz demanda : « A quoi sert ce viret qui fait tant de bruit?... Est-ce pour faire aller la lumière élétrique?...

— Non, Monsieur, c'est un ventilateur, répond le patron.

— Ah! oui, oui, je comprends; c'est pou donner de l'ai.. voilà, voilà.. Eh bien, y faut pourtant aller goûter ce Sainsafe... Voyons, Vitor, versez-nous voir, vous qui êtes jeune.

Et le garçon versant de haut et très adroitement, il se développa autour du verre une couronne de petites bulles perlées, fort agréables à l'œil.

— Regarde voir ça, reprit Grognuz en élevant son verre, comme c'est pé-tiant!

— Ah! c'est le bouquiet, pardine, ajouta Favey.

Et après avoir roulé avec délices sous le palais la première gorgée, ils se regardèrent en disant à l'unisson : « Il n'y a pas, c'est du même!... »

— Jamais j'ai bu du vin comme ça, reprit Grognuz, c'est clai, ça a bon goût, et pi c'est sain, va seulement.

— Aloo, si c'est sain: quelques verres comme ça tous les jours épi on devien-dra vieux, pas vrai ?...

...

Quelques minutes plus tard, toutes les personnes qui étaient au café savaient que les deux hommes dont ils avaient lu la relation de voyage à l'exposition de Paris se trouvaient là. Ceux qui entraient ne tardaient pas à en être aver-tis; aussi, plusieurs s'empres-saient-ils d'aller prendre place à la longue table où Favey et Grognuz parlaient gaiement des incidents de leur visite à l'Exposition vaudoise.

— Ces messieurs viennent d'Yverdon? leur demanda un habitué, afin d'engager la conversation.

— Oui, Mossieu, on en vient de ce pas.

— Et comment avez-vous trouvé l'Exposition ?

— Eh bien, je vous dirai, répondit Favey un peu embarrassé, que nous ne l'avons pas visitée à fond; on a eu des affaires particulières, une masse de commissions à faire là-bas, qui ne nous ont presque pas laissé un moment de libre; mais nous y referons une pistée dans quelques jours... Nous avons pourtant vu de belles bêtes à cornes, vous savez, un peu plus en-là que les tableaux de peinture. Mais on voit tout de suite que ça ne vaut pas les expositions de Paris.

— Evidemment. J'ai eu le plaisir de voir celle de quatre-vingt-neuf et j'en garde un bien beau souvenir.

— Et nous, nous avons vu les deusse. Epi qu'on a ça examiné au tout fin, parce qu'on a pu aller et venir comme on voulait; on n'avait pas nos femmes; c'était un plaisi... Je sais pas si vous êtes marié, mais voyez-vous, c'est toujours un embarras en voyage. D'ailleurs, si on les prend pas quand on va un peu loin, c'est pas seulement pour les laisser, c'est dans leur intérêt; on a toujours peur qu'il leur arrive quelque chose.

— Naturellement... Vous me faites souvenir que j'ai lu l'histoire de deux braves Vaudois qui ont visité cette exposition, ainsi que les diverses curiosités de Paris, entre autres le Jardin d'acclimatation, où ils se sont promenés sur des chameaux. Ça m'a beaucoup amusé.

— Mais, mossieu, à qui le dites-vous! Ces deux compatriotes, c'est nous, c'est

nous-mêmes !... interrompit Grognez en se frappant la poitrine.

Puis il reprit :

— Pardine, c'est ce tonnerre de chameau qui m'a enfoncé mon bugne... Y avez-vous été à cheval sur ces bêtes ?

— Non, Monsieur, pas encore.

— Eh bien, vous pouvez pas vous fidiurer ce que c'est ; on peut pas s'y cramponner ; il n'y a que des creux et des bosses ; ils sont tout vouëtés par places ; ça vous éreinte ; on est tout bé-tuit quand on descend.

Ces paroles soulevèrent un franc éclat de rire dans le café, car tous avaient attentivement prêté l'oreille.

— Mais cela ne vous déplaisait cependant pas trop, fit quelqu'un, puisque vous chantiez : « Qu'on déroule ! »

— Ah ! le coquien, répondit Grognez, je vois bien que vous avez aussi lu c't'affaire... Ça fait rien, on a toujours bien vétiu, qu'en dis-tu, beau-frère ?

En disant cela, il entonna les couplets qu'on venait de lui remettre en mémoire :

Qu'on déroule de nos bannières,

L'emblème respecté ;

Et nos voix fortes et guerrières, etc.

Quelques personnes accompagnèrent au refrain, et la joie s'empara bientôt de tous. La présence de nos deux inséparables fut, ce soir-là, pour le café des *Messageries*, une véritable fête ; jamais ses habitués n'avaient autant ri.

Les heures s'écoulèrent si vite et si gaiement aux comiques récits de Favey et Grognez que la plupart oublièrent complètement d'aller passer leur soirée à la cantine de Beaulieu, comme ils en avaient eu tout d'abord l'intention.

(A suivre.)

Voici un curieux travail de statistique qui, s'il tombe sous les yeux de quelque priseur, le surprendra sans aucun doute, mais n'aura pas, certainement, le pouvoir de lui faire perdre sa funeste habitude.

Un priseur ordinaire a recours à une prise de tabac toutes les dix minutes. Chaque prise avec ses accessoires exige une minute et demie de temps. Or, une minute et demie sur dix font, dans une journée de seize heures, deux heures vingt-quatre minutes et, par conséquent, un jour sur dix, ce qui ôte de l'année trente-six jours et demi.

Si donc on suppose l'habitude du tabac à priser pendant quarante ans, il en résulte que le nez absorbe, chez un priseur, l'occupation de quatre années entières !

C'est beau, la statistique !

Une dame de province avait écrit à une de ses amies de Paris de lui procurer un précepteur pour ses enfants, qui eût toutes les qualités qu'elle désignait

et dont l'énumération ne finissait pas. L'amie, trouvant ces nombreuses exigences exagérées et impossibles à satisfaire, lui répondit : « Chère madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez, je ne l'ai point encore trouvé ; cependant je chercherai encore, et je vous promets que dès que j'en aurai trouvé je l'épouserai. »

**Donnez en tout temps de la verdure aux petits oiseaux.** — Quand il n'y a pas d'enfants dans une maison, il est rare de ne pas y voir des chiens, des chats ou tout au moins des petits oiseaux. Mais ces hôtes charmants, qui égaient notre demeure, ont besoin d'avoir une table toujours bien servie, qui leur fera oublier leur liberté perdue et conservera leur santé.

Les graines sèches ne suffisent pas, ils ont besoin de verdure et, à défaut de mouton, de seneçon, de laitue, vous leur donnerez des orties fraîches, qui poussent partout, d'abondantes graines, du plantain vert.

En hiver, quand les gelées, le verglas et la neige auront détruit toute végétation, vous remplacerez cette verdure par des cœurs de choux bien pommés et bien blancs.

Ce plat, nouveau pour eux, sera leur grand régal, et vous verrez bientôt vos petits oiseaux, fièrement perchés sur le bouquet de choux, le picotant à l'envi et faisant entendre leur chant de victoire.

C'est une nourriture saine et économique qu'on peut leur procurer pendant toute la mauvaise saison.

#### On luron que cognâi lè convegnancès.

On certain gaillâ, que n'avâi pas einveintâ la pudra, avâi été eingadzi tsi on monsu et onna dama qu'aviont met lâo bin ein grandzi et que viquessont solets avoué onna serveinta dein onna galéza carrâie que l'aviont fé bâti. Et coumeint l'étion bin à lâo z'ése, l'aviont prâi cé gaillâ on pou pè pedi, kâ lo pourro bougro étâi on bocon simpliet, et l'ariont bin pu s'ein passâ. On lâi desâi Dzoset et on lâi fasâi portâ l'édhie et lo bou, queri lo lacé, ceri lè solâ, traîrè lè maunets su lo pavâ, fochérâ âo courti et fère lè coumechons ; enfin quiet ! fotemassi tot lo dzo déveron l'hotò, que l'avâi ma fâi quie 'na galéza pliace, et coumeint l'étâi tsi dâi brâvès dzeins et que l'étâi on bon soudzet, l'allâvè et vegnâi dein la maison coumeint se l'avâi étâ tsi leu.

On matin que l'avâi oquiè à demandâ à la dama, ye va ; et sein tapâ à la porta, l'eimpognè lo péclliet et l'eintré tot drâi dein lo pâilo iò la dama sè vetessâi.

— Mais, Joseph, lâi fâ la dama, on pou ein colère, qu'est-ce que cela veut dire ! Vous savez que je vous ai défendu

d'entrer dans ma chambre sans frapper ?

— Oh, madame, repond lo lulu, je sais bien, mais madame peut être tranquille. J'ai d'aboo guigné par le trou de la saraille et je me serais pas permis d'entrer dans la chambre avant que j'aie vu que madame avait fini de s'habiller.

#### On lâro que sè geinè pas.

On chenapan, que viquessâi tant que poivè su lè z'autrès dzeins, s'étâi einfatâ onna né dein onna dzenelhire po lâi robâ onna pudzena, et po ne pas que la bête sè pouessè einsauvâ, lo gaillâ lâi attatsâ lè piautès avoué on bet dè fiçalla.

Ma fâi, tandi que bourgatâvè dein la dzenelhire, tota ellia dzein eimplioumâie, épouâiriâ, fe on détertîn dâo diablio, que la fenna dè la mâison, que n'étâi pas onco cutchâ po cein que se n'hommo s'étâi réduit on bocon tard, et qu'out 'cé brelan, soo que dévânt po vairè cein que y'avâi.

Quand le s'approutsè de la dzenelhire, le vâi lo gaillâ que décampâvè avoué la pudzena que pioulâvè sein botsi. Adon le lâi tracè après et lâi criè :

— Arrêtâ ! tsancro dè pandoure, dè vaurien, et tâtsi vâi dè mè rebailli ellia pudzena ?

L'autro, qu'avâi on pi bot et que te-rivè la piauta, ne poivè pas traci bin rudo ; assebin quand ve que l'allavè sè fère accrotsi, s'arrêté franc, et coumeint ne volliâvè pas s'eimpogni avoué onna fenna, lâi fâ :

— Ah ! vo volliâi voutra pudzena ? Eh bin, teni, la vouaiquie ; vo n'ai pas fauta dè tant criâ ; mâ mè rontè lo cou que vo la rebaillo sein repreindrè ma fiçalla !

Et la redétatsè.

M. Camille Pelletan, qui a eu dernièrement l'occasion de voir, en rade, les deux escadres françaises de la Méditerranée, publie à ce sujet, dans le *XIX<sup>e</sup> Siècle*, un intéressant article auquel nous empruntons ces curieux détails :

« Je viens d'avoir, sous les yeux, la majeure partie de la flotte pour laquelle la France dépense en ce moment deux cent quatre-vingt millions par an. J'ai eu besoin de voir à l'œuvre, dans notre plus grand port, ce budget de la marine, avec ses rouages administratifs aussi compliqués que toute la machinerie des vaisseaux nouveaux ; et le hasard a voulu que nos deux escadres de la Méditerranée fussent précisément en rade. C'est assurément un spectacle imposant : une impression de force formidable se dégage de cette incomparable réunion de puissances de destruction. Leur caractère étrange saisit d'abord le regard. C'est à peine si l'on recon- nait un aspect de navire dans ces massifs d'acier peint en noir, s'évasant par le bas comme pour s'asseoir plus solidement dans l'eau, et chargés de constructions de toutes sortes, de tourelles, de réduits, de terrasses, de passerelles, d'où jaillissent ces bizarres minarets, hérissés d'artillerie à tous leurs